

III INTRODUCTION À L'HISTOIRE DES CHRÉTIENS DU PROCHE-ORIENT ARABE

(2^{ème} partie)

III – Famille des Églises orthodoxes



Le Concile de Nicée

Cette famille est donc celle des Églises qui ont accepté les sept premiers conciles œcuméniques, mais qui ne sont pas en communion avec l'évêque de Rome. Les Églises orthodoxes sont normalement canoniques (donc reconnues) lorsqu'elles font partie de la communion orthodoxe qui a à sa tête le patriarche de Constantinople, dit patriarche œcuménique. Historiquement, deux questions majeures séparent cette famille de la communion catholique : le pouvoir du pape et le *Filioque*. Les Églises orthodoxes considèrent effectivement que le pape abuse de son pouvoir. Dût-il avoir la primauté dans la pentarchie (les cinq sièges patriarcaux historiques par ordre de prééminence :

Rome, Constantinople, Alexandrie, Antioche et Jérusalem), il reste premier parmi les premiers, et sa juridiction ne doit pas dépasser les frontières du territoire ecclésial du patriarcat de Rome, c'est-à-dire peu ou prou le monde occidental. Quant à la question du *Filioque*, elle révèle deux visions différentes du mystère de la Trinité : l'une, orientale, fidèle au texte du Credo de Nicée-Constantinople, professant la procession de l'Esprit-Saint du Père, et l'autre, occidentale, professant la procession de l'Esprit-Saint du Père et du Fils. Les dialogues théologiques entre les deux familles d'Églises ont mis fin à cette querelle dans les années 1980 et ont reconnu deux manières différentes et légitimes de parler de la Trinité. Ajoutons à tout cela le fait que les orthodoxes ne reconnaissent pas le caractère œcuménique des conciles du deuxième millénaire – considérés comme tel par les catholiques –, et rejettent certains dogmes qui leur sont liés, comme l'infailibilité pontificale ou l'Immaculée conception. Dans le Proche-Orient arabe, il existe trois patriarcats orthodoxes, ceux d'Antioche, d'Alexandrie et de Jérusalem, le premier étant de loin plus important actuellement, en nombre, en influence et en rayonnement.

a – L'Église grecque orthodoxe d'Antioche

Le patriarcat grec orthodoxe d'Antioche, troisième en rang de dignité dans l'orthodoxie après Constantinople et Alexandrie, se considère comme l'héritier légitime de l'Église indivise d'Antioche, avec laquelle il est possible de constater la continuité, depuis les origines jusqu'à aujourd'hui. Antioche revêt une importance particulière au sein du christianisme : première ville où les

disciples de Jésus Christ furent appelés chrétiens (Ac 11,26), elle fut le premier siège épiscopal fondé par Pierre (avant Rome) et joua un rôle majeur dans le débat théologique précisant les dogmes fondamentaux du christianisme, aux IV^e et V^e siècles.

L'Église indivise d'Antioche subit un premier schisme au V^e siècle, lorsque sa partie orientale, située dans l'Empire perse, s'en sépara et devint autonome : c'est ainsi que l'Église de l'Orient, dite aussi Église perse ou assyrienne, naquit ! Au VI^e siècle, un autre schisme eut lieu dans la partie occidentale d'Antioche, et l'Église syriaque (dite jacobite par ses détracteurs) vit le jour. Ainsi, le patriarcat d'Antioche eut deux branches : l'une hellénisée, fidèle à l'empereur et au concile de Chalcédoine (451) ; l'autre syriaque et « monophysite ». Au VII^e siècle, un troisième schisme eut lieu, cette fois au sein de la branche syriaque. Ses acteurs furent les maronites, des syriaques qui se distinguaient dès le début des « jacobites » par leur adhésion à la christologie chalcédonienne (deux natures, humaine et divine en Christ). À l'époque, l'on dénommait « melkite¹ » toute Église adhérant à la foi de l'empereur. Par conséquent, le patriarcat hellénisé d'Antioche, fidèle à l'empereur, ainsi que les maronites, étaient dits melkites².

C'est au lendemain du concile de Chalcédoine que la branche hellène du patriarcat d'Antioche se constitua une personnalité propre qui évolua pour constituer l'Église grecque orthodoxe d'Antioche. Suite au concile, il y eut une montée en puissance d'une Église « melkite », fidèle à l'empereur. Pourtant, la majeure partie des chrétiens antiochiens de l'époque, les grandes villes hellénisées exceptées, étaient « monophysites » et vivaient surtout dans les campagnes. Malgré cet état des choses, les melkites antiochiens résistèrent beaucoup mieux qu'à Alexandrie où ils furent très minoritaires par rapport à la majorité écrasante copte. Plusieurs facteurs peuvent permettre de comprendre cette résistance, dont le rôle joué par Théodoret, l'évêque de Cyr, syriaque et fervent défenseur de Chalcédoine, ainsi que le positionnement des disciples de l'ermite Maroun, les maronites, des syriaques chalcédoniens (liés d'ailleurs à Théodoret).

Malgré son hellénisation en raison de sa proximité avec Constantinople, le patriarcat grec d'Antioche jouit d'un rayonnement qui dépassa celui des deux autres patriarchats grecs melkites du Proche-Orient arabe. Alors que celui Jérusalem n'est

¹ Ce sont les syriaques et les coptes qui dénommaient les Églises fidèles à l'empereur byzantin, melkites. Ce terme est d'origine syriaque : malka qui veut dire roi.

² Ce qualificatif est surtout utilisé aujourd'hui pour l'Église grecque melkite catholique.

qu'un petit patriarcat créé par le concile de Chalcédoine, et que celui d'Alexandrie naquit à la même période, sur fond de troubles liés au concile et au sein d'un contexte majoritairement copte, le patriarcat d'Antioche, fortement ancré dans la tradition antiochienne, put bénéficier du très riche héritage de la ville, tant sur le plan théologique que culturel. De plus, le patriarcat grec d'Antioche réussit à se forger une identité théologique et ecclésiale propre, dont témoigne par exemple l'une de ses figures majeures, saint Jean Damascène (676-749). Sa reconnaissance du concile *In trullo*³ (691-692), participa de même à la construction de cette identité et plaça le patriarcat sous l'autorité et la primauté d'honneur du patriarche œcuménique.

La conquête arabo-musulmane au VII^e siècle changea la donne, puisque le patriarche grec orthodoxe d'Antioche fut contraint de résider à moult reprises à Constantinople, occupation de sa ville oblige. Plusieurs aller-retours furent effectués entre les deux métropoles, jusqu'en 1342, date de l'établissement du patriarcat à Damas (ce qui est le cas jusqu'à nos jours). Ce changement de lieu de résidence permit d'écarter les influences hellènes.

Ces troubles au sein du patriarcat, dont les ouailles résidaient désormais dans un territoire de plus en plus arabisé, soustrait à la domination byzantine – la période allant de 969 à 1084 exceptée –, profita aux « monophysites », principalement les syriaques qui surent obtenir, à la différence des melkites, les faveurs du conquérant. Mais ces derniers surent s'intégrer et réussirent, grâce à leur niveau culturel élevé, à s'imposer dans l'administration omeyyade, le commerce et les finances. La rencontre des cultures antiques, grecques et syriaques, avec la nouvelle culture arabe, se révéla positive : le patriarcat melkite d'Antioche s'arabisa rapidement aux dépens du grec et du syriaque. Néanmoins, malgré son attachement à son héritage propre, et en dépit de la distance politique avec l'Empire byzantin, imposée par l'occupant arabe, l'influence de Constantinople demeura considérable sur Antioche. Ainsi, le rite antiochien fut hellénisé à la fin du XII^e siècle par le patriarche Théodore Balsamon, originaire de Constantinople. Nonobstant ce, il demeura dans l'Église des résistances aux tentatives d'uniformisation complète avec Constantinople, et des distances lors du schisme de 1054. Malgré sa fidélité au patriarcat œcuménique, Antioche ne le suivit pas dans sa rupture avec Rome et demeura ainsi en communion,

³ Le concile *In trullo*, réuni en 691-692 dans la continuité de Constantinople III (680-681), suite à la convocation de l'Empereur Justinien II et sans l'approbation du pape, n'est pas reconnu par l'Église romaine. Dit aussi *Quinisexte*, il ne rassembla que des évêques orientaux.

du moins théoriquement, avec le patriarcat de l'Occident, la papauté.

Quant aux croisades, elles contraignirent les hiérarchies melkites à la fuite en terre byzantine. Les évêques grecs orthodoxes furent ainsi remplacés par des évêques latins. Cependant, le résultat ne fut pas un alignement sur Constantinople, et le patriarcat demeura à mi-distance entre Rome et Byzance. Mais l'attitude de la hiérarchie du patriarcat grec d'Antioche, hostile aux croisés, n'épargna pas l'Église du courroux des Mamelouks qui, une fois vainqueurs, la persécutèrent. Une période de régression et de renfermement fut la conséquence de cette nouvelle ère, et l'arabisation du patriarcat s'accrut. Quelques temps plus tard, en 1439, l'Église grecque orthodoxe réagit négativement au concile d'union de Florence⁴, alors qu'elle n'avait jamais rompu réellement avec Rome.

L'arrivée des Ottomans en 1516 n'améliora pas d'une manière directe le sort des chrétiens, mais le régime des millets, reconnaissant juridiquement les Grecs et les Arméniens, fit du patriarche œcuménique le chef civil de tous les orthodoxes de l'Empire. Par conséquent, il réussit, dans une perspective de byzantinisation, à absorber les deux patriarchats grecs d'Alexandrie et de Jérusalem, qui eurent des hiérarchies presque entièrement grecques, dépendant étroitement de Constantinople. Quant à Antioche, elle résista : sa hiérarchie et son clergé demeurèrent autochtones, c'est-à-dire arabes. De plus, malgré son appartenance à l'orthodoxie, elle maintint certaines relations avec Rome, notamment grâce aux maronites et aux missionnaires latins. Ces ouvertures participèrent à plusieurs renouveaux aux XVII^e et XVIII^e siècles ; la production littéraire était importante et l'Ordre des basilien salvatoriens fut fondé.

Par contre, les ouvertures vers l'Occident n'étaient pas sans conséquences, car l'action missionnaire latine – à partir du XVII^e siècle – créa des clivages au sein du patriarcat grec d'Antioche. D'aucuns, au nom du soutien politique et religieux de l'Occident catholique, et dans la perspective de s'émanciper de Constantinople, se montrèrent disposés à une allégeance au Saint-Siège, sans pour autant perdre l'autonomie du patriarcat. Ces positionnements furent sources de tensions, d'autant plus que d'autres soutenaient des positions tout à fait contraires.

L'apogée de la tendance proromaine fut atteinte en 1634, lorsque le patriarche Euthyme II afficha sa « foi catholique »

⁴ Le concile de Bâle-Ferrare-Florence-Rome (1431-1441), dit par commodité concile de Florence, est le XVII^e concile œcuménique pour l'Église catholique. Il cherchait à rétablir l'union entre les grecs et les latins.

et sa « soumission au pape ». Cela ne fut pas sans graves conséquences puisqu'il disparut brutalement l'année suivante. Ainsi ses successeurs se montrèrent prudents sur la question, ce qui ne les empêcha pas de maintenir des relations avec les missionnaires latins. Mais la question des rapports avec Rome et Constantinople ne relevait pas uniquement des différents courants au sein de l'Église grecque orthodoxe ; loin s'en faut ! Les deux premiers sièges de la pentarchie rivalisaient pour s'approprier le patriarcat antiochien. Appuyé par la diplomatie française, le Saint-Siège prit le dessus pour un moment, et le patriarche Athanase III Dabbas rédigea en 1687 une profession de foi catholique, mais renonça en 1694 à son siège. Son rival, le patriarche Cyrille V Zaïm se rallia lui aussi à Rome en 1716. Parallèlement des communautés melkites unies se constituaient et obtinrent en 1701 l'envoi d'un administrateur romain. Les partisans des deux côtés se déchiraient le patriarcat.

L'année 1724 fut déterminante pour le patriarcat et témoigna de sa division. À la mort du patriarche Athanase III en 1724, le divorce germant depuis plus d'un siècle se consumma. Les partisans de l'union avec Rome élurent Séraphim Tanass qui prit le nom de Cyrille VI. Constantinople intervint auprès des autorités ottomanes, insistant surtout sur le danger politique du ralliement de l'Église melkite à Rome. Par conséquent, un autre patriarche adversaire de l'union, Sylvestre de Chypre, fut désigné. Le schisme était consommé, et il y eut désormais deux hiérarchies parallèles, l'une fidèle à Constantinople et l'autre à Rome. L'Église grecque melkite catholique vit le jour !

Le patriarcat grec orthodoxe d'Antioche pâtit de ce schisme et perdit de sa particularité, puisque chacun des partis dut s'appuyer sur l'une ou l'autre Église pour s'affirmer. Le patriarcat, dans ses deux branches, vivait une situation de dépendance. Constantinople, profitant de cet état des choses, put réaliser une byzantinisation qu'elle souhaitait depuis longtemps : dès 1724, les patriarches orthodoxes furent derechef grecs, alors que la population était arabe. Quant aux Ottomans, ils prirent le parti des orthodoxes, pourchassèrent les catholiques et les considérèrent comme assujettis aux orthodoxes. La situation minoritaire des catholiques n'arrangea pas les choses pour eux ; ils n'étaient majoritaires qu'à Alep, une ville où le christianisme rayonnait. Ainsi, la hiérarchie orthodoxe fut la seule à être officiellement reconnue, et sa rivale dut vivre dans la clandestinité. À la fin du XVIII^e siècle, l'appui de la Russie aux orthodoxes conforta leur position. Mais parallèlement, sur fond de rivalités géopolitiques, d'instrumentalisations et d'ingérences au sein de l'Empire ottoman, les puissances catholiques apportèrent leur appui aux grecs melkites catholiques d'Antioche et leur revendiquèrent des droits.

L'appui de la Russie dont bénéficiait l'Église grecque orthodoxe n'était point gratuit. L'Empire cherchait à la rapprocher de son Saint-Synode, ce qui suscita de vives réactions de la part des Ottomans. Profitant de cette situation et exploitant les ressentiments des croyants vis-à-vis des hiérarchies grecques, un mouvement autochtone, arabe, milita en faveur de l'émancipation d'Antioche de toute tutelle étrangère, byzantine ou russe, et réussit. En 1898, le patriarcat grec orthodoxe d'Antioche avait un patriarche arabe, Mélèce Doumani, un Syrien qui arabisa par la suite la hiérarchie. C'était une victoire ! Une période difficile s'ensuivit, marquée par une certaine décadence qui s'étendit jusqu'au renouveau dont fut responsable le *Mouvement de la jeunesse orthodoxe* (MJO), fondé en 1942. Les instigateurs de ce renouveau ont tous étudié à l'Institut Saint Serge à Paris.

Actuellement, l'Église grecque orthodoxe d'Antioche compte plus de 25 diocèses à travers le monde. Ils servent un million et demi de croyants qui vivent surtout en Syrie, au Liban et aux États-Unis. Le siège patriarcal est basé à Damas, il a à sa tête le patriarche Jean X d'Antioche, élu en 2012.

b - L'Église grecque orthodoxe d'Alexandrie

Le patriarcat grec orthodoxe d'Alexandrie, deuxième en rang de dignité dans l'orthodoxie après Constantinople, est héritier du patriarcat copte. Fondé suite au concile de Chalcédoine, il fut composé des alexandrins qui souscrivirent aux canons conciliaires, dont sa profession de foi christologique. Ainsi, ces alexandrins qui se distinguèrent des autres furent dits

« melkites ». Mais à l'encontre du patriarcat melkite d'Antioche, celui d'Alexandrie, en communion avec le patriarcat œcuménique de Constantinople, ne séduisit qu'une bien petite minorité, et dut d'ailleurs compter sur la protection des troupes impériales. De rite copte à l'origine (lequel reste à bien des égards tributaire de la liturgie byzantine), le patriarcat adopta au XII^e siècle le rite byzantin.

Avec l'invasion arabe, le patriarcat se confina dans les milieux où résidaient les communautés hellènes très minoritaires. Selon Valognes, il menait « jusqu'à l'arrivée des Ottomans une existence obscure sous un régime islamique plus dur, dans l'ensemble, qu'au Levant. » Comme Antioche, il ne suivit pas Constantinople dans sa rupture avec Rome en 1054 et conserva des relations avec elle. Cependant, en 1517, le patriarche s'installa à Constantinople d'où il ne retourna à Alexandrie qu'en 1811. Le



Les diaconesses du Patriarcat orthodoxe d'Alexandrie

régime des millets le soumit complètement à Constantinople et fut la cause de sa byzantinisation poussée. Les missionnaires latins de l'époque concentrèrent leurs efforts sur l'Église copte et ne s'y intéressèrent pas. Par contre, l'Église connut quelques figures majeures, comme celle des patriarches théologiens Mélèce Pigas (1549-1601) et son successeur Cyrille Lukaris (1572-1638). L'indépendance de l'Égypte au XIX^e siècle permit à des immigrants grecs de rejoindre les rangs du patriarcat, ce qui fut l'occasion d'un renouveau, non seulement ecclésial et démographique, mais aussi identitaire ouvert aux acquis de la modernité occidentale. Les mesures de Nasser arrivées au pouvoir à la suite de la révolution de 1952 eurent comme conséquence un départ massif des Grecs. Cela affaiblit considérablement l'Église grecque orthodoxe et effaça les effets du renouveau mené un siècle plus tôt. Néanmoins, ce fut l'occasion de renforcer les rangs de l'orthodoxie en Afrique sub-saharienne (bien développée à partir du XIX^e siècle), sous la juridiction du patriarcat.

Actuellement, le patriarcat grec orthodoxe d'Alexandrie est un foyer d'hellénisme en Égypte et en Afrique, et son haut clergé est majoritairement grec.

L'Église grecque orthodoxe d'Alexandrie compte six diocèses en Égypte, dont l'archevêché patriarcal qui possède deux sièges, l'un à Alexandrie et l'autre au Caire, et plus d'une vingtaine de diocèses en Afrique. Ils servent plus de 10 000 croyants en Égypte et quelques centaines de milliers en Afrique (Ouganda, Kenya, Zambie, Zimbabwe, Tanzanie, Nigéria, Maroc, Soudan du Sud, République démocratique du Congo, Soudan, Cameroun, Afrique du Sud et Éthiopie). Des statistiques précises sont toutefois difficiles à obtenir. Le patriarcat a à sa tête Théodore II, élu en 2004. Comme le patriarche copte orthodoxe, il porte le titre de pape (titre dont l'origine est alexandrine).

c - L'Église grecque orthodoxe de Jérusalem



Patriarcat grec orthodoxe de Jérusalem

Le patriarcat grec orthodoxe de Jérusalem, dont les évêques sont en continuité avec la première Église de Jérusalem, occupe le quatrième en rang de dignité dans l'orthodoxie. Il fut créé au concile de Chalcédoine qui lui attribua les trois provinces antiochiennes de la Palestine. Désormais autocéphale, l'étendue du patriarcat est bien restreinte. Son âge d'or se situe avant la conquête musulmane, avec un rayonnement qui toucha à plusieurs domaines, surtout liturgique. C'est à cette époque que fut fondée la célèbre Fraternité du Saint-Sépulcre (la date symbolique retenue est 313), une communauté monastique qui

existe toujours et qui a comme mission la protection et le service des Lieux saints (orthodoxes).

Après un long siège de Jérusalem, c'est le patriarche Sophrone qui remit les clefs de la ville au Calife Omar, ce qui permit l'établissement d'un pacte garantissant aux chrétiens le droit à la protection. Cependant, les musulmans devinrent très vite majoritaires à Jérusalem et le régime se durcit pour les chrétiens. Ce qui déboucha sur des persécutions et sur l'étiollement de la communauté qui se tourna vers Constantinople qu'elle suivit dans le schisme de 1054, au prix de l'hellénisation de sa liturgie, originellement syriaque et originale, et ayant servi de source à la liturgie byzantine.

Durant les croisades, le patriarche grec quitta Jérusalem et fut remplacé par un patriarche latin. Il ne retourna qu'après le départ des croisés en 1187. Par la suite, la communauté locale fut très affaiblie et souffrit à cause des règnes très contraignants des Ayyoubides et des Mamelouks.

En 1333, l'installation des franciscains dans les Lieux saints revigora l'Église orthodoxe. Celle-ci chercha à défendre ses droits face aux empiètements latins.

Avec l'arrivée des Ottomans en 1516, le même phénomène qui se fut produit à Antioche et Alexandrie se produisit à Jérusalem : le régime des millets mettant le patriarcat sous la tutelle de Constantinople hellénisa l'Église grecque de Jérusalem d'une manière poussée. Ainsi, dès 1534, tous les prélats de cette Églises furent grecs, situation créant une dichotomie et des tensions entre la hiérarchie et le peuple complètement arabe. Cette situation ne changea que récemment, et d'une manière timide (ne touchant pas à la charge patriarcale). En 1553, toujours dans le cadre des tensions avec l'Église catholique, le patriarcat obtint du sultan l'expulsion des latins du Cénacle.

L'épisode de l'influence russe évoquée en parlant d'Antioche fut vécu au XIX^e siècle à Jérusalem. Cela permit au patriarcat de recouvrer une certaine autonomie, tout en restant grec.

Actuellement, l'Église grecque orthodoxe de Jérusalem compte un peu moins d'une vingtaine de diocèses, en Palestine, Jordanie et Israël. Ils sont au service de plus d'une centaine de milliers de croyants. Le siège patriarcal est basé à Jérusalem, il a à sa tête le patriarche Théophile III, élu en 2005. Le patriarcat est le plus grand propriétaire foncier d'Israël : la Knesset, la résidence du chef de l'État israélien et le terrain de la grande synagogue lui appartiennent.

(À suivre)

Antoine FLEYFEL